



© Olivier Libertalli

Dónde está Kim Basinger ?

d'Édouard Deluc

Voici un film qui pourrait bien venir s'installer sur le podium des meilleures comédies 2009 et se situer en première place ou au moins, et sans mal, juste à côté du décapant *Slitage* du Suédois Patrik Eklund et du balado free-jazz *Paris Monopole* d'Antonin Peretjatko. Le premier court métrage d'Édouard Deluc tourné en 16 mm, nous transporte dans un ailleurs fictionnel à l'humour fraternel, un Buenos Aires de cinéma bercé par la folk intemporelle d'Herman Dune. Qui dit comédie ne veut pas dire lignes de rire et claques dans les mains. Quoique rire et autodérision ne soient jamais véritablement exclus ici. Avec une légèreté et une sincérité assez risquées, Édouard Deluc tire le lait de la tendresse humaine. Toucher juste en la matière n'est pas chose aisée.

Argentine, aéroport de Buenos Aires, deux frères, Marcus et Antoine, ce dernier fraîchement largué par sa copine, comptent se rendre au mariage de leur cousin. Avant cela, ils ont deux jours devant eux, du temps à tuer dans la capitale argentine où selon les guides touristiques : "La séduction et les jeux de l'amour sont des passions aussi essentielles que le tango et le foot." Alors ils vont, chacun à leur manière, se mettre en quête de leur Kim Basinger. Entre objets fantasmés et principe de réalité, leur cœur balance.

Fiction humaniste équilibrée à ne pas mettre en toutes les mains, film pas sérieux sélectionné aux César, *Dónde está...* est une comédie de réconciliation (à la vie et fraternelle) où l'écriture de chaque scène, ainsi que les surprises qu'elles nous réservent, importent autant que leur interprétation. Tout en retenue, les acteurs Philippe Rebbot (le barbu) et Yvon Martin (le déprimé) impriment la pellicule de leur jeu juste et de leur présence vivante à chaque étape de cette comédie en forme de road-movie. Incarnant des personnages antithétiques, ils coexistent dans le même cadre pour le meilleur effet. Édouard Deluc met en scène avec tact un Guignol moderne autour de la figure du loser, triste tropisme du *Frenchy* trentenaire. La ville de Buenos Aires contrastée, illuminée et rugueuse constitue une sorte de background sensuel et théâtral pour ces deux figures archétypales de l'éternel geek mâle. Vont-ils rester célibataires ? La réponse se trouve derrière le rideau d'un hôtel de passe aux côtés de Kim Basinger. L'illusion a aussi ce pouvoir, celui de nous ouvrir les yeux.

Donald James

Dónde está Kim Basinger ?, France/Argentine, 2009, 35 mm, noir et blanc, 30 mn.

Réalisation et musique : Édouard Deluc. Scénario : Édouard Deluc, David Roux et Olivier De Plas. Image : Leandro Negro Filloy. Montage : Marie-Jo Audiard. Décors : Natalia Grosso. Son : Damian Montes Calabro, Laurent d'Herbecourt et Gildas Mercier. Interprétation : Philippe Rebbot, Yvon Martin, Gustavo Kamenetsky et Candela Reynoso. Production : Bizibi Productions.

(les films)

Fard de David Alapont et Luis Briceno

Il y a quelques années, *Les oiseaux en cage ne peuvent pas voler* de Luis Briceno était une approche hilarante de la notion d'enfermement. Avec le concours de David Alapont, il plonge ici le spectateur dans une fable d'anticipation politique qui ne prête guère à sourire, où la sensation d'angoisse naît de l'isolement psychologique des personnages.

Fard dépeint une société aseptisée et froide dans laquelle évoluent des clones au teint blafard. Le graphisme est sobre et anguleux, les tons chromatiques se cantonnent à une élégante palette sépia, et les zones d'ombre et de lumière mettent admirablement en relief la forme et le fond de l'histoire. Les auteurs ne s'encomrent pas d'une intrigue compliquée et préfèrent privilégier les symboliques véhiculées par le genre : la représentation despotique du pouvoir ou l'humanité fragilisée par la figure envahissante de l'humanoïde. Le film s'inscrit dans la tradition des *1984* et autres *Bienvenue à Gattaca*, propres à dénoncer le présent en prédisant l'avenir.

Le procédé d'animation de *Fard* – des prises de vues réelles ensuite redessinées – entremêle les souvenirs des deux *Metropolis*, celui de Fritz Lang, en prise de vues réelles, revisité en manga contemporain par le Japonais Rintaro jusqu'à faire de cette dualité plastique son moteur scénaristique. Une lampe torche – objet anachronique issu du passé et bien réel – est en effet le grain de sable qui vient gripper la machine fardée. Car son rai de lumière a l'étrange pouvoir d'effacer la couche de maquillage-mensonge qui recouvre uniformément les gens et les choses. C'est la relique prophétique par excellence, qui met en lumière – au propre comme au figuré – la face cachée d'un système totalitaire.

Fard, tout en utilisant les codes d'un genre, métaphorise le geste cinématographique autant que la place du comédien dans ce contexte. En 1975 déjà, Jean-François Laguionie abordait le sujet avec *L'acteur* ; au théâtre de l'Ambigu, un comédien gigogne brouille les pistes du temps et joue avec la mort en accumulant les couches de maquillage sur son visage. Cette mise en abyme aux sens multiples ramène toutefois le spectateur à une même question, chaque jour plus d'actualité : ce que l'on voit est-il réel ou tout n'est-il que masque ?

Fabrice Marquat

Fard, 2009, 35 mm, couleur/noir et blanc, 13 mn.

Réalisation et scénario : David Alapont et Luis Briceno. Montage : Florence Jacquet. Décors : David Alapont et Olivier Pouchelon. Son : Luis Briceno et Olivier Mortier. Voix off : Lison Riess, Rémi Bichet et Élise Bertero. Interprétation : Michel Ayard, Jean-François Gallotte et Julie Durand. Production : Métronic.

